

que vous êtes trop fier pour accepter une récompense à votre dévouement ; mais si jamais je pouvais, comme ami, vous rendre un service réel....

—Merci, j'aime mieux ça, dit le brave contrebandier, parce que, vous voyez bien, monsieur, comme vous dites, je ne vends pas mon sang et ma vie, mais bien des dentelles et du tabac.... Et à propos de cela, si vous voulez bien placer dans votre voiture les cent aunes en question qu'on a commandées pour le château ?

—Très-volontiers, monsieur, dit le chevalier en prenant le paquet que lui présentait Benoit, et je me charge de vous en apporter moi-même le montant.

—C'est ça, voyez-vous ; parce que j'aime ce qui est à moi, quoique je ne veuille rien de personne.

—Et vous me promettez, reprit le chevalier, que personne ne saura....

—Jamais ; ne vous inquiétez pas. Je ne parle jamais de ce que je fais.

Albert et Clotilde adressèrent séparément leurs remerciements au contrebandier et à sa femme ; puis le chevalier et sa fille montèrent dans la calèche, que venait de leur ouvrir un laquais galonné.

—Qu'y a-t-il de nouveau au château, demanda rapidement le chevalier.

—Monsieur le comte est, dit-on, très-mal, répondit le domestique respectueusement ; on a envoyé ventre à terre chercher un médecin à Givet.

—Je me doutais de cela, dit le chevalier à voix basse ; et que dit-on de notre longue absence ? continua-t-il en regardant fixement le domestique.

—M. le commandant l'a expliquée par le mauvais temps qui vous a forcés de vous réfugier ici ; on n'éprouve aucune inquiétude.

—On ne se doute de rien, pensa le chevalier.

Albert, au moment de monter sur son cheval, qui était tout sellé devant la porte, s'approcha de la voiture et s'inclina en silence.

—Du secret ! lui dit vivement le chevalier, et à demain !

Le domestique referma la portière et monta sur son siège. Albert restait debout et immobile à la même place, consterné de l'indifférence de Clotilde.

Au moment où la voiture allait partir, une voix douce et timide qui n'avait plus rien d'ironique lui dit doucement :—Adieu, M. Albert.

Transporté, il voulait s'élançer, mais la voiture partit rapidement, et il murmura plein d'orgueil et de joie :

—Oh ! oui, elle me pardonnera

[A CONTINUER.]

POESIE.

La pauvre fleur disait au papillon céleste :

—Ne fuis pas !

Vois comme nos destins sont différents. Je reste

Tu t'en vas !

Pourtant nous nous aimons, nous vivons sans les hommes

Et loin d'eux,

Et nous nous ressemblons, et l'on dit que nous sommes

Fleurs tous deux !

Mais, hélas ! l'air t'emporte et la terre m'enchaîne.

Sort cruel !

Je voudrais embaumer ton vol de mon haleine

Dans le ciel !

Mais non, tu vas trop loin !—Parmi des fleurs sans nombre

Vous fuyez,

Et moi je reste seule à voir tourner mon ombre

A mes pieds !

Tu fuis, puis tu reviens, puis tu t'en vas encore

Luire ailleurs.

Aussi me trouves-tu toujours à chaque aurore

Toute en pleurs !

Oh ! pour que notre amour coule des jours fidèles,

O mon roi,

Prends comme moi racine, ou donne-moi des ailes

Comme à toi !

Roses et papillons, la tombe nous rassemble

Tôt ou tard.

Pourquoi l'attendre, dis ? Veux-tu pas vivre ensemble

Quelque part ?

Quelque part dans les airs, si c'est là que se berce

Ton essor !

Aux champs, si c'est aux champs que ton calice verse

Son trésor !

Où tu voudras ! qu'importe ! oui, que tu sois haleine

Ou couleur,

Papillon rayonnant, corolle à demi pleine,

Aile ou fleur !

Vivre ensemble, d'abord ! c'est le bien nécessaire

Et réel.

Après on peut choisir au hasard, ou la terre

Ou le ciel !

VICTOR HUGO.

Imprimé et publié par ETIENNE PARENT, Architecte, No. 3, Rue La Porte, Québec, et JEAN-BAPTISTE FRECHETTE, Imprimeur, No. 6, Rue Lamontagne, Basse-Ville, Québec, Propriétaires.